
MÉDITATIONS

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

L'AMOUR DE DIEU.

ÉVANGILE selon saint Matthieu, (XXII, 34)

En ce temps-là, les Pharisiens, ayant appris que Jésus avait réduit les Sadducéens au silence, tinrent conseil ensemble ; et l'un d'entre eux, qui était docteur de la loi, lui fit cette question pour le tenter : Maître, quel est le grand commandement de la Loi ? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit : c'est là le plus grand et le premier commandement. Voici le second, qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. C'est à ces deux commandements que se rapportent la Loi et les Prophètes. Or, comme les Pharisiens étaient assemblés, Jésus leur fit cette question : Quel est votre sentiment touchant le Christ ? De qui est-il le fils ? De David, répondirent-ils. Comment donc David, étant animé de l'Esprit divin, l'appelle-t-il son Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? Personne ne put lui répondre un seul mot ; et depuis ce jour-là, personne n'osa plus lui faire de questions.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous méditerons demain sur le commandement de l'amour de Dieu, que nous rappelle l'évangile, et nous verrons : 1° Les raisons d'aimer Dieu ; 2° La manière de nous maintenir et de croître dans l'amour de Dieu. - Nous déduirons de là la résolution : 1° de faire toutes nos actions, les plus petites comme les plus grandes, par amour pour Dieu et avec un grand désir de lui plaire ; 2° de produire souvent, le jour et la nuit, des oraisons jaculatoires ou aspirations d'amour. Notre bouquet spirituel sera le mot de saint Ignace :

Seigneur, donnez-moi votre amour, et je ne désire plus rien autre chose.

Méditation pour le matin.

Adorons Notre-Seigneur opposant à ses ennemis, venus pour le tenter, le commandement de l'amour de Dieu, qu'il appelle le premier et le plus grand de tous les commandements. Remercions-le de cet enseignement, et prions-le de nous en bien pénétrer.

Premier point.

Raisons d'aimer Dieu.

Pourquoi aimer Dieu ? C'est d'abord parce qu'il est Dieu, c'est-à-dire l'Être par excellence, l'Être nécessaire et éternel, l'Être infiniment parfait, la bonté et la beauté infinies, la sagesse et la sainteté par essence, notre père, notre tout, à qui appartient si essentiellement tout l'amour dont notre cœur est capable, que Dieu lui-même ne peut pas nous dispenser de l'aimer. Pourquoi aimer Dieu : C'est que cet amour est le moyen d'être parfait. Quand on aime véritablement Dieu, on n'a d'autre volonté que la sienne, on n'aime que ce qu'il aime, on ne hait que ce qu'il hait, on fait tout ce qu'il commande, rien de ce qu'il défend ; et ainsi l'on accomplit toute la loi. Pourquoi aimer Dieu ? C'est qu'on trouve tous les biens dans

ce seul bien. On y trouve le parfait rassasiement de son esprit et de son cœur, et il ne reste plus rien à désirer. Donnez-moi votre amour, mon Dieu, disait saint Ignace, et cela me suffit. On peut se passer de toutes les sciences, on ne peut se passer de la science de l'amour divin. Avec toutes les sciences, on peut être malheureux ; avec l'amour de Dieu, on est toujours heureux, et le plus ignorant des hommes qui sait aimer Dieu vaut mieux que les savants qui ne l'aiment pas. Pourquoi aimer Dieu ? C'est que ne pas l'aimer est un triple crime : crime de mésestime criminelle, puisque Dieu et ses perfections méritent infiniment plus tout l'amour de nos cœurs que toutes les créatures ensemble ; crime d'injustice, puisque l'homme, ne pouvant vivre sans amour et aimant les créatures dès lors qu'il n'aime plus le Créateur, préfère par là même le fini à l'infini, le néant au tout, quelques gouttes de bonté et de beauté qui sont dans les créatures à l'océan de toute bonté et de toute beauté qui est en Dieu, ce qui est souverainement injuste ; crime enfin d'ingratitude, puisque nous avons tout reçu de Dieu, et rien des créatures, sinon les quelques biens que Dieu leur a donné le pouvoir de nous faire ; puisque enfin nous attendons de Dieu un bonheur éternel, rien des créatures que pour la vie présente ; Dieu ne nous fait que du bien, les créatures ne nous font souvent que du bien. Ô Dieu ! Qu'il est bien juste de vous aimer de tout l'amour de nos cœurs !

Deuxième point.

Comment nous conserver et croître dans l'amour de Dieu.

1° Il faut éviter, le plus possible, même les fautes légères. Ces fautes, toutes légères qu'elles sont, refroidissent le cœur de Dieu et notre propre cœur, affaiblissent l'amour, diminuent la grâce. 2° Il faut se surveiller continuellement, pour empêcher le cœur de s'attacher aux créatures. L'amour de Dieu et l'amour des créatures sont choses incompatibles : c'est à nous de choisir entre ces deux amours. Or, pourrions-nous être assez aveugles pour permettre à l'amour des créatures de prendre le dessus en nous sur l'amour du Créateur ? L'amour de Dieu remplit le cœur jusqu'à n'y plus laisser d'autre besoin, d'autre désir que celui de l'aimer toujours davantage, tandis que l'amour des créatures laisse constamment dans le cœur le vide et la soif d'un autre bien. L'amour de Dieu est plein de douceur, tandis que l'amour des créatures est toujours mêlé d'amertume. Cette pensée : J'aime Dieu et j'en suis aimé, console dans toutes les peines de la vie ; l'amour des créatures console peu, et est souvent le principe des plus grandes peines. 3° Il faut livrer son cœur à l'amour avec un grand et continuel désir d'en être tout rempli et tout embrasé, et en produire des actes le plus souvent possibles. C'est le conseil de saint François de Sales. Comment, lui demandait-on un jour, croître dans l'amour divin ? " En aimant, répondit-il. Comme on apprend à lire en lisant, à écrire en écrivant, ainsi on apprend à aimer Dieu en l'aimant, " c'est-à-dire en multipliant jour et nuit les aspirations d'amour. Chaque acte d'amour est comme le bois mis dans le feu : il chauffe, embrase, augmente la flamme du saint amour. 4° Il faut souvent nous rendre compte de l'état de notre âme, examiné jusqu'à quel point le saint amour domine en nous, s'il est vraiment le mobile de nos actes et de nos sentiments ; et après cet examen, concevoir un grand désir d'aimer Dieu davantage, lui en demander la grâce et en prendre la résolution. Oui, mon Dieu, je veux anéantir en moi ce qui est purement humain et naturel ; je veux que votre amour tout seul me dirige et me conduise, sans tenir compte des répugnances de la nature ; je veux, parmi tout ce qui change autour de moi, demeurer invariable dans votre saint amour et dans la dépendance de ses inspirations.

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

DIX-SEPTIÈME LUNDI APRÈS LA PENTECOTE

PREMIER REMÈDE À APPORTER AUX ÉCARTS DE L'IMAGINATION.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous méditerons demain sur le premier remède à apporter aux écarts de l'imagination, lequel consiste à réprimer la curiosité de tout voir, de tout connaître et de tout entendre. Pour nous y déterminer, nous constaterons dans un premier point l'influence de la curiosité sur les dérèglements de l'imagination, et dans un second point la nécessité et la manière de la corriger. - Nous prendrons ensuite la résolution : 1° D'être plus modestes dans le regard et plus réservés dans les questions sur ce que nous n'avons aucun besoin de savoir ; 2° Si l'on nous donne des nouvelles sans que nous les demandions, de les recevoir avec modération, presque avec indifférence, sans cette avidité qui dérègle l'intérieur. Notre bouquet spirituel sera l'avis de l'Esprit-Saint :

Veillez sur vous et prenez garde à ce que vous entendez.

Méditation pour le matin.

Adorons Notre-Seigneur dans le divin usage qu'il fit de son imagination. Il ne l'occupait jamais de représentations vaines et superflues, mais bien plutôt de choses saintes et utiles, la tenant soumise aux volontés de son Père et ne la faisant servir qu'à ses adorables desseins. Rendons nos devoirs à ce divin Sauveur et demandons-lui de l'imiter.

Premier point.

Influence de la curiosité sur les dérèglements de l'imagination.

La curiosité représente tous les objets extérieurs dans l'imagination, comme dans un miroir où se réfléchissent toutes nos sensations, et où elles se conservent longtemps même après qu'elles sont passées : car, en cessant de voir les objets, nous ne cessons pas de les imaginer. Une fois perçus, ils demeurent intérieurement dans le dépôt de l'imagination, qui, gardienne trop fidèle, nous les représente, sans attendre que nous les lui demandions, souvent même au moment où nous ne le voudrions pas. Autrefois quelque objet curieux, quelque beau spectacle s'offrit à notre vue. Immortifiés que nous étions, nous le regardâmes avec une avidité qui tenait de la passion ; et, en punition de cette imprudence, l'imagination nous le reproduit à la prière, à l'oraison, dans nos divers exercices, et cela dans des tableaux si pleins de vie et de vérité, que nous croyons le voir encore, et que nous nous imaginons parler avec les personnes, même après des mois et des années entières : car elle a le funeste talent de prolonger sans fin l'existence aux choses même qui ne sont plus, et de rendre présents les faits même les plus éloignés. Et voilà ce qui fait que nous avons tant de peine à bien prier, à vivre dans le recueillement, à garder la paix intérieure, à acquérir une vraie et solide piété. Examinons-nous sur un sujet si important.

Deuxième point.

Nécessité et manière de corriger la curiosité.

Donner libre carrière à la curiosité, chercher à tout voir, tout savoir et tout entendre ; et après cela se plaindre des évagations de l'imagination, des distractions de la prière, des images importunes qui nous poursuivent et nous tiennent dans une incessante dissipation, c'est imiter l'enfant qui, plaçant un objet

devant un miroir, s'offenseraient de l'y voir représenté. Lire une lettre avec un empressement trop humain, laisser ses regards errer en toute liberté dans les rues ou les places, accueillir avidement et demander curieusement des nouvelles de tout ce qui se dit ou de tout ce qui se fait, lire avec passion les feuilles publiques, les écrits qui contiennent les récits plus ou moins intéressants d'événements pittoresques ; et vouloir après cela que l'intérieur soit apte à la prière, que l'imagination nous laisse tranquilles : c'est vouloir recueillir de la tempête le calme, des ténèbres la lumière, de l'agitation l'ordre et la paix ; c'est vouloir l'impossible. Aussi lisons-nous d'un saint Charles que, quand on lui parlait des choses du monde, il se tenait sur ses gardes pour ne pas s'en laisser préoccuper. Tous les saints ont fait de même. Occupés de leur âme et des devoirs de leur état, ils étaient peu curieux d'être au courant de toutes les nouvelles ; et c'était ainsi qu'ils se préservaient de la plupart des écarts de l'imagination. À leur exemple, nous devons veiller sur nos regards, les contenir toujours modestes et les priver de voir ce qu'il ne nous est nullement nécessaire de voir ; nous devons veiller sur nos paroles, et ne point demander des nouvelles ni faire des questions sur ce que nous n'avons nul besoin de connaître ; nous devons veiller sur nos pensées, et ne point leur laisser la liberté d'errer sur mille inutilités ou mille rêveries : autrement l'imagination s'en empare comme de réalités, les présente à l'âme avec leurs formes et leurs circonstances, et nous les met en scène avec les choses et les personnes. On les voit, on les entend, on jouit de leur société, on s'épuise en désirs, cherchant les moyens d'atteindre le fantôme qui nous poursuit ; et il n'en faut pas davantage pour dissiper notre intérieur et troubler nos exercices de piété. L'esprit du monde est de vouloir tout savoir, de s'enquérir de toutes les nouvelles et de se remplir de mille choses vaines. L'esprit de Dieu, au contraire, porte à ignorer volontiers tout ce qui ne sert de rien à notre avancement spirituel ou aux devoirs de notre état. Heureuse ignorance, qui rend facile à l'âme la connaissance des choses divines, qui la dégage de ce qui pourrait altérer sa paix, et la rend tellement maîtresse d'elle-même, qu'elle en dispose au gré de sa vertu ! Examinons-nous ici : combien de fois avons-nous été inquiets et troublés pour nous être enquis de ce que nous n'avions nul besoin de savoir, et préoccupés d'objets dont nous pouvions parfaitement nous passer ?

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

DIX-SEPTIÈME MARDI APRÈS LA PENTECOTE

DEUX NOUVEAUX REMÈDES À APPORTER AUX ÉCARTS DE L'IMAGINATION.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous méditerons demain sur deux nouveaux remèdes à opposer aux écarts de l'imagination, qui consistent à corriger en nous : 1° La frivolité de l'esprit ; 2° Les attaches du cœur. - Nous prendrons ensuite la résolution : 1° De renvoyer toutes les pensées inutiles et de les remplacer par les douces images de Jésus-Christ et de ses mystères ; 2° De nous détacher de ce à quoi nous tenons le plus, afin de prévenir les préoccupations qui distraient l'imagination. Notre bouquet spirituel sera la remarque que les évangélistes ont faite sur la sainte Vierge :

Marie nourrissait son esprit et son cœur de ce qu'elle entendait d'édifiant.

Méditation pour le matin.

Adorons Notre-Seigneur dans ce domaine souverain qu'il avait sur son esprit, sur son cœur et son imagination. Admirons comme tout y était parfaitement réglé ; et, prosternés à ses pieds, prions-le de nous aider à assujettir ainsi notre imagination, cet ennemi avide d'indépendance et fort de tant d'années d'empire, qui chassé revient toujours, terrassé se relève, vaincu recommence l'attaque. Demandons-lui de nous mettre au cœur un amour qui, quoique sans cesse distrait, sans cesse revienne, sans cesse détourné de Dieu, sans cesse se reporte vers lui : et de détruire ainsi en nous cette frivolité d'esprit, ces attaches du cœur, d'où procèdent tant d'imaginations désordonnées.

Premier point.

Il faut corriger la frivolité d'esprit,
cause habituelle des dérèglements de l'imagination.

Quand on a eu le malheur de contracter l'habitude de cette frivolité d'esprit qui s'amuse de pensées vaines, qui a en aversion les réflexions graves et sérieuses, l'imagination vagabonde et inquiète, n'ayant rien qui la fixe, court d'objets en objets, tourne à tous les vents, comme une esclave fugitive qu'on n'occupe pas à la maison de son maître. À peine a-t-on commencé une prière, que l'imagination nous dérobe à nous-mêmes et court par tous les coins de la terre. Il en est autrement des âmes sérieuses et réfléchies. Les pensées graves dont elles s'occupent habituellement offrent à l'imagination de saintes images, qui fixent sa légèreté et son inconstance. David voit Dieu le prenant par la main pour le conduire. Jérôme au désert voit les grandes images du jugement dernier, les morts sortant de la poussière au bruit de la trompette, et le Juge souverain descendant des nues. Les saints se représentent le ciel avec le trône, la couronne et la gloire qui les attendent, les joies de cette famille céleste qui se compose de Dieu notre père, de Marie notre mère, des saints nos frères. D'autres fois, ils se transportent par l'imagination à la crèche, à Nazareth, au Calvaire ; ou bien ils se représentent Jésus-Christ conversant avec les hommes, faisant les actions qu'ils ont à faire eux-mêmes, et ils prennent modèle sur lui. Est-ce là l'usage que nous faisons de notre imagination ? Ne sommes nous point de ces esprits frivoles qui ne savent pas occuper cette faculté volage de quelque chose d'utile qui l'intéresse et la captive ?

Deuxième point.

Il faut corriger les attaches du cœur, cause non moins féconde des dérèglements de l'imagination.

L'imagination est l'esclave du cœur ; elle le suit partout où il va, et est à ses ordres pour lui peindre les objets qui l'intéressent, qui provoquent sa complaisance ou son aversion. Avons-nous une amitié trop naturelle pour quelque personne, l'imagination nous l'amène en présence ; nous conversons avec elle et jouissons de sa compagnie. Avons-nous, au contraire, de l'aversion, l'imagination cite la personne à notre tribunal, nous disputons avec elle, nous lui prouvons qu'elle a tort et nous l'accablons de nos reproches. Nous passionnons-nous pour quelque affaire, l'imagination nous en préoccupe, et nous pensons moins à ce que nous faisons qu'à ce que nous désirons faire. Laissons-nous notre cœur s'attacher trop fort au succès d'une entreprise, l'imagination saisit le bien que nous désirons où le mal que nous craignons, nous trouble par la joie ou nous abat par la crainte. Enfin sommes-nous dominés par l'orgueil ou la vanité, tantôt l'imagination nous demande ce qu'on pense de nous, et nous fait descendre dans la conscience d'autrui pour y lire l'estime ou la mésestime qu'on fait de nous ; tantôt elle nous représente les applaudissements et les éloges que nous nous croyons dus, et nous fait assister aux entretiens où se révèle notre mérite. Si quelqu'un a le malheur de blesser tant soit peu notre amour-propre, elle forme de sa personne un portrait odieux, que, nous contemplons avec dépit et chagrin. Il n'y a plus pour nous ni réflexion tranquille ni travail possible. Si, au contraire, on nous a témoigné de l'amitié et de l'estime, l'imagination nous remplit des images de notre mérite, nous fait contempler, le jour et la nuit, les tableaux de notre propre excellence, nous transporte dans l'avenir, nous amuse de projets chimériques, de désirs de faire parler de nous. Concluons de ces remarques, auxquelles tant d'autres pourraient s'ajouter, combien il est important de nous détacher de tout ce qui n'est pas Dieu ou selon Dieu, si nous voulons arriver à réprimer les écarts de l'imagination.

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

DIX-SEPTIÈME MERCREDI APRÈS LA PENTECOTE.

QUATRIÈME REMÈDE À APPORTER AUX ÉCARTS DE L'IMAGINATION.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous méditerons demain sur un quatrième remède à opposer aux écarts de l'imagination, qui consiste dans une diversion, 1° Prompte, 2° Humble, 3° Paisible. - Nous prendrons ensuite la résolution : 1° De ne jamais nous désoler, quelles que soient les divagations de notre imagination, et de conserver toujours patience et courage ; 2° De leur opposer constamment une diversion prompte, humble et paisible. Notre bouquet spirituel sera la parole de Job :

La dissipation de mes pensées a fait le tourment de mon cœur.

Méditation pour le matin.

Adorons Notre-Seigneur tenté au désert, faisant diversion à la tentation par des passages de la sainte Écriture, par la prière et l'union à Dieu son Père. Remercions-le de cet exemple et demandons-lui de l'imiter.

Premier point.

Il faut opposer à l'imagination une diversion prompte.

Essayer d'arrêter l'imagination de vive force, ce serait tenter l'impossible : on arrêterait plutôt, l'air dans sa main. La diversion est la seule ressource ; on tourne le dos à l'ennemi, en s'occupant avec plus d'ardeur de ce qu'on a à faire, en se jetant avec amour dans les bras de Dieu par des élans de cœur, comme l'enfant qu'on veut arracher du sein de sa mère et qui s'y attache d'autant plus qu'on fait plus d'efforts pour l'en séparer. L'essentiel est de ne pas tarder : car, déjà si mauvaise par elle-même, que ne ferait pas l'imagination, si nous la laissions maîtresse quelques instants ? Elle nous emporterait, séduits par ses riants tableaux, nous ferait perdre le temps, souvent même quelque chose de plus précieux, en mêlant aux images permises des images dangereuses, puis des images mauvaises. Voilà ce qu'on gagne en transigeant avec les légèretés de l'imagination, au lieu de s'en distraire dès le premier moment. - Rentrons ici en nous-mêmes : veillons-nous habituellement à la porte de notre intérieur, pour n'y pas laisser entrer de vaines images ? N'entretenons-nous point, au contraire, sciemment certaines imaginations qui nous amusent ? Ne les rappelons-nous pas, même quand elles s'échappent, et n'en formons-nous point de nouvelles et de plus vives ? Ne sommes-nous point dans cette illusion de penser qu'à certains moments perdus, on peut bien laisser toute licence à son imagination ?

Deuxième point.

Il faut opposer à l'imagination une diversion humble.

L'imagination étant de toutes nos facultés la plus dégradée et une de nos plus grandes misères, nous devons nous en humilier profondément devant Dieu, et, prosternés à ses pieds, lui dire dans un vif sentiment de notre misère : " Hélas ! Seigneur, je ne suis qu'une feuille légère que le moindre vent emporte, un esprit qui va et ne revient point. J'ai perdu le respect dû à votre présence » et ne mérite que d'être rebuté de vous. Ma place est sous les pieds de toute créature. Que des millions d'anges vous glorifient par leur recueillement, que les âmes saintes goûtent les délices de la piété ; pour moi, indigne de

contenter votre amour, ce m'est trop d'honneur d'être ici sous vos pieds, pour satisfaire votre justice par les combats, les privations et les sécheresses. La nudité, la misère, l'impuissance, voilà mon partage ; abîmé dans mon néant, je l'accepte et m'y sou mets. " Telle est la diversion humble à opposer aux importunités de l'imagination. L'âme qui y est fidèle attire sur elle les regards et les complaisances de Dieu. Il la console, il l'éclaire, il l'unit à lui, tellement qu'un pieux auteur a pu dire que les distractions, quand on sait s'en humilier, sont un acheminement à la contemplation.

Troisième point.

Il faut opposer à l'imagination une diversion paisible.

La paix du cœur est de tous les biens le plus précieux, de tous les biens, et nous l'ôter serait un triomphe pour le démon, lors même qu'en égarant notre imagination il laisserait notre cœur innocent. Et pourquoi donner cette jouissance à l'ennemi de notre salut ? Pour être distrait, on n'est pas coupable, tant qu'on n'y donne ni occasion ni consentement. Job n'en était pas moins saint, quand la dissipation de ses pensées faisait le tourment de son cœur, non plus que David, quand les illusions de son imagination venaient l'importuner ; non plus que tous les saints, quand l'imagination les emportait là on ils ne voulaient pas. Il ne faut donc point perdre la paix, ni se fâcher, ni se désoler, dût l'imagination nous faire souffrir jusqu'à la mort. Sainte Thérèse en souffrait encore après quarante ans d'oraison.

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

DIX-SEPTIÈME JEUDI APRÈS LA PENTECOTE

MORTIFICATION DES SENS.

MORTIFICATION DE LA VUE ET DE L'OUÏE.

Sommaire pour la veille au soir.

Comme tous nos sens sont autant de portes par lesquelles le péché menace d'entrer dans notre âme, nous méditerons demain sur la mortification de deux de nos principaux sens : la vue et l'ouïe. - Nous prendrons ensuite la résolution : 1° De ne point perdre le temps en regards inutiles pour voir d'une porte ou d'une fenêtre ceux qui vont et viennent, ou pour aller visiter les vaines curiosités du monde ; 2° De nous tenir en dehors de tous les colportages de nouvelles, qui toujours dissipent, quand elles ne compromettent pas. Notre bouquet spirituel sera le mot de l'Esprit-Saint :

L'œil ne se rassasie pas de voir, ni l'oreille d'entendre.

Méditation pour le matin.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'usage si admirable qu'il a fait des sens de la vue et de l'ouïe. Quelle modestie dans son regard ! Quel éloignement de tous les vains discours et de tout ce qui ne sert qu'à flatter l'oreille ! Rendons-lui tous nos devoirs d'adoration, d'admiration et de louanges.

Premier point.

La mortification de la vue.

L'Esprit-Saint nous dit par la bouche du Sage que rien sur la terre ne peut nous faire plus de tort que la trop grande liberté de la vue. Saint Jérôme, écrivant sur ces paroles de Job : Les portes de la mort ne nous ont-elles point été ouvertes ? dit, dans le même sens, que nos yeux sont ces portes de la mort, parce que c'est par eux que la mort du péché entre dans l'âme ; elles sont, selon le mot de Jérémie, les fenêtres par où la mort pénètre en nous. Par là, en effet, entrent les mauvaises pensées et les imaginations dangereuses, les représentations lascives, qui souvent allument ou entretiennent dans le cœur le feu des passions. Par là, l'âme contracte une habitude de dissipation qui rend inhabile à la prière et aux choses de Dieu ; qui fait perdre le temps, dérange tout l'intérieur, y ravage les vertus acquises et y détruit l'énergie pour le bien. Si vous ne surveillez les portes de vos sens, dit l'Imitation, vous perdrez en un instant tout ce que vous aurez amassé en beaucoup de temps et avec beaucoup de peine. Si vous n'accoutumez vos sens, dit saint Dorothee, à ne point s'égarer sur les vaines curiosités d'ici-bas, la licence que tous leur accorderez vous distraira du soin de votre salut. Saint Jean-Baptiste, dit saint Jérôme, renfermé dans son désert, crut que ses yeux, destinés à voir Jésus-Christ, devaient dédaigner les choses basses de la terre. À son exemple, nos yeux, destinés à contempler pendant toute l'éternité les splendeurs des saints, avec l'humanité glorieuse de Jésus-Christ, dont l'éclat illumine toute la cité sainte, ne doivent point s'égarer dans les rues et les places sur tant de choses que nous n'avons aucun besoin de voir, sur tant de personnes dont les allées et les venues ne nous regardent pas. Ils doivent servir à ce qui est utile à la gloire de Dieu, au service du prochain ou à nos propres intérêts ; et, en dehors de là, être contenus, modestes, réservés partout, mais surtout à l'église et dans la prière : autrement, ou l'on ne priera pas, ou l'on pensera à ce qu'on voit plutôt qu'à ce qu'on dit. La retenue dans les regards est la sauvegarde de l'innocence, du recueillement, de l'esprit de prière, de toutes les vertus ; et il n'est pas un saint qui n'ait été habituellement contenu dans le regard. Sommes-nous de ce nombre ?

Deuxième point.

Mortification de l'ouïe.

La mortification de l'ouïe demande qu'on ne prête pas l'oreille aux murmures, aux médisances, aux railleries, aux paroles déshonnêtes, aux mots couverts et à double entente, aux conversations que la conscience réprouve. Elle exige même qu'on ne perde pas le temps à écouter les discours frivoles, sans utilité, sans dignité ; encore moins à écouter son propre éloge, si des flatteurs se le permettaient ; et qu'on détourne le plus tôt possible la conversation de ces sortes de sujets. Elle n'approuve pas qu'on coure après les nouvelles, et qu'on recherche ceux qui les colportent ; qu'on s'entretienne de romans, de comédies et de mille aventures qui font passer le venin impur dans le cœur. Elle condamne plus encore les chansons profanes, les airs lascifs et amollissants, et tolère à regret les concerts qui ne sont que pour le plaisir et le divertissement. Enfin, elle rappelle l'avis de l'Esprit-Saint : Prenez garde à ce que vous entendez ; c'est-à-dire : Ne prêtez pas l'oreille aux paroles vaines, inutiles, et qui ne servent de rien pour le salut. Examinons ce que nous avons à nous reprocher contre ces règles ; et ayons le courage de nous priver ici-bas de ces satisfactions de l'ouïe, pour mieux entendre dans le ciel les concerts des anges et des saints.

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

DIX-SEPTIÈME VENDREDI APRÈS LA PENTECOTE

MORTIFICATION DES SENS.

MORTIFICATION DU GOÛT ET DU TOUCHER.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous continuerons demain de méditer sur la mortification des sens, et en particulier : 1° Sur la mortification du goût ; 1° Sur la mortification du toucher. - Nous en déduisons la résolution : 1° De ne point chercher dans les repas la satisfaction de notre sensualité, et de n'y voir que le bon plaisir de Dieu, qui nous nourrit à son gré, sans que nous ayons le droit ni de nous y complaire, si les mets sont à notre goût, ni d'en être mécontents, s'ils n'y sont pas ; 2° D'accepter de bon cœur tout ce que notre corps peut rencontrer de souffrances, et de ne jamais chercher à le flatter ni à lui procurer du plaisir. Notre bouquet spirituel sera le mot de l'Apôtre :

Je châtie mon corps et le réduis en servitude, pour ne pas être un réprouvé.

Méditation pour le matin.

Adorons Notre-Seigneur nous donnant un bel exemple de la mortification du goût et du toucher. Pour ne point satisfaire son goût, il se prive souvent du boire et du manger. Quand il boit ou qu'il mange, il ne le fait jamais pour le plaisir qu'il y trouve ; et dans le cours de sa Passion, il ne s'abreuve que du fiel et de vinaigre. Il est plus admirable encore dans la mortification du toucher, puisque dans sa Passion il ne laisse pas, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, une seule partie de son corps sans douleur. Remercions-le de ces grands exemples, qui condamnent si hautement notre délicatesse.

Premier point.

La Mortification du goût.

La mortification du goût nous défend de rechercher la bonne chair, les aliments exquis, les viandes délicates, que les saints appellent la nourriture de l'incontinence et de la volupté. Dans l'usage des viandes communes, elle veut qu'on prenne sans réflexion celles qui se trouvent : si elles reviennent au goût, qu'on en bénisse Dieu, qui nous traite trop bien ; si elles n'y reviennent pas, qu'on le bénisse encore de ce qu'il nous donne l'occasion de nous mortifier ; et si le choix nous est libre, qu'on laisse à d'autres les meilleurs morceaux. Elle défend de faire attention au plus ou moins de saveur des aliments, d'y penser hors du repas et plus encore de s'en entretenir. Il n'est pas digne d'une âme chrétienne de faire descendre ses pensées et son langage à des choses si basses. La mortification du goût défend encore de rien manger hors des repas, pas même un fruit ou une de ces friandises ordinaires aux gens du monde, et qui ne sent que des satisfactions accordées à la sensualité, Elle se plaît à prendre des choses de mauvais goût, à les avaler lentement, pour mieux en sentir l'amertume et honorer ainsi l'amertume que Notre-Seigneur goûta sur la croix. Sont-ce là nos règles de conduite ?

Deuxième point.

La mortification du toucher.

Le sens du toucher, étant répandu par tout le corps, est par cela même beaucoup plus dangereux dit saint Jean Climaque ; ses attaques sont plus fréquentes, ses assauts plus multipliés, et la guerre à soutenir

plus continuelle. C'est ce qui a porté tous les saints à affliger leur chair par des mortifications extérieures, et saint Paul en particulier à châtier son corps et à le réduire en servitude, par la crainte d'être réprouvé. Conformément à ces grands exemples, nous ne devons ni nous toucher nous-mêmes, ni toucher les autres sans nécessité ; ni nous permettre cette délicatesse efféminée qui ne veut laisser approcher de sa chair rien de rude et de grossier ; qui recherche toujours ce qu'il y a de plus commode, de plus sensuel, de plus doux à la chair, et épie tous les moyens inventés par l'amour du bien-être pour se satisfaire dans le sens du toucher. Nous devons souffrir, sinon avec joie, au moins avec patience et sans nous plaindre, le froid, le chaud, toutes les incommodités de l'air et des saisons, et ne nous en mettre à couvert qu'autant que la santé le demande, sans empressement et avec modération. Nous devons accepter dans le même esprit les maladies, les infirmités, tout ce qui fait souffrir le corps, voyant en tout cela l'occasion de donner à Dieu des marques solides de notre amour, d'amortir nos passions et d'expié nos fautes passées. Enfin, non contents des souffrances que la Providence nous envoie, nous devons nous en imposer nous-mêmes de volontaires, selon la maxime de l'Apôtre, que tout chrétien crucifie sa chair, et cela pour honorer la Passion du Sauveur, pour accomplir en notre chair, comme saint Paul, ce qui manque à ses souffrances. Examinons ici notre conscience : observons-nous ces règles ?

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.

MÉDITATIONS

DIX-SEPTIÈME SAMEDI APRÈS LA PENTECOTE BONHEUR DÈS ICI-BAS DE L'ÂME MORTIFIÉE.

Sommaire pour la veille au soir.

Nous méditerons demain : 1° De quel bonheur Dieu récompense dès ici-bas les âmes mortifiées ; 2° À quel malheur il abandonne les âmes immortifiées. - Nous tirerons de ces réflexions la résolution : 1° D'être généreux dans le service de Dieu, et de faire de grand cœur les sacrifices qui se présentent ; 2° De nous imposer fréquemment à nous-mêmes, pour l'amour de Dieu, des sacrifices volontaires, ne fût-ce que d'un désir, d'un regard, d'une sensualité. Notre bouquet spirituel sera le mot de l'Apôtre :

Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations.

Méditation pour le matin.

Adorons la bonté infinie de Jésus-Christ, qui, en même temps qu'il nous impose la loi de la mortification, ôte à cette loi tout ce qu'elle a de pénible pour la nature en nous déclarant que là est pour nous le vrai bonheur. Ma loi est un joug, dit-il, mais je le rends doux à ceux qui veulent s'en charger ; elle est un fardeau, mais je le rends léger à ceux qui veulent le porter. Remercions-le de ce qu'il veut bien tempérer ainsi par l'onction de la grâce la dureté de la croix et porter avec nous le fardeau pour nous l'alléger.

Premier point.

De quel bonheur Dieu récompense dès ici-bas les âmes mortifiées.

Quand Dieu voit à son service ces âmes généreuses qui ne craignent pas de lui faire des sacrifices, il ne se laisse point vaincre en générosité : il se plaît à verser sur elles ses consolations et ses délires ; il leur rend à proportion qu'elles lui donnent, et c'est entre elles et lui comme une sainte émulation d'amour. Ces grands cœurs, ces vrais chrétiens sont ravis de trouver des occasions de souffrir et de se faire violence. Bien loin de laisser échapper celles qui se présentent, quelque opposées qu'elles soient à leur humeur, ils les saisissent avec joie, comme un des plus grands bonheurs de la vie, sans jamais dire : Ce n'est pas d'obligation : je trouverai assez d'autres occasions de me mortifier ; ce sera pour une autre fois. Si quelqu'un les mortifie, ils ne s'en troublent point ; ils n'en ont pas le moindre ressentiment, et ils agissent toujours à son égard avec la même cordialité. Jamais il ne leur arrive de se plaindre des difficultés qui accompagnent la vertu, ni de décrier les exercices de piété, sous prétexte qu'ils sont pénibles. Toujours prêts à renoncer à toute satisfaction, même permise, qu'ils pourraient prendre en cette vie, ils se tiennent dans un éloignement continu des voluptés du monde, des contentements de la chair, de toute délicatesse et de toute superfluité. Enfin, comme ils savent que le corps est un esclave, qui, bien nourri, se révolte contre son maître, ils l'affaiblissent, ils le tiennent dans la dépendance ; jamais ils ne s'arrêtent au plaisir qui se trouve dans l'usage des créatures, et cherchent à se conformer en tout à Jésus crucifié. Mais aussi que Dieu les dédommage magnifiquement de ces privations ! Croyons-en le grand Apôtre, qui s'écrie : Béni soit Dieu... le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations... Je surabonde de joie parmi toutes mes épreuves... Le Dieu qui console les humbles nous console. Croyons-en saint François Xavier : de grandes souffrances lui sont montrées dans la carrière où il va entrer ; il en demande encore davantage. À l'instant il en est récompensé par un océan de joie et de bonheur qu'il ne peut plus contenir, et qui le force à s'écrier : Assez, Seigneur, assez ! Et nous aussi, ayons le courage de renoncer à la volonté propre pour mettre de l'ordre dans l'emploi de notre temps, de sacrifier seulement un désir, un regard, une sensualité, une parole ; et nous sentirons ce qu'il y a de joie et de bonheur à faire quelque chose pour Dieu ; et la grâce viendra dans notre âme nous faire redire le mot de saint Louis de Gonzague : qu'un petit sacrifice qu'on fait pour Dieu procure mille fois plus de jouissances à

l'âme que n'en eût donné la chose sacrifiée.

Deuxième point.

À quel malheur Dieu abandonne les âmes immortifiées.

Que ces âmes sont malheureuses ! Pour elles, dans le service de Dieu, plus d'onction de la grâce ; ce n'est que dégoût et tiédeur ; la piété est insipide, la dévotion sans attraits. On voit les autres avancer, et l'on demeure en arrière, parce qu'on ne veut pas se détacher comme eux. La prière est une fatigue et un ennui, parce que ni le cœur, esclave de ses attaches, ni l'esprit, habituellement dissipé, ne sont propres aux communications célestes ; et là où l'âme généreuse accuse les heures d'être trop courtes, l'âme immortifiée les trouve toujours trop longues. Ce qu'il y a de plus pitoyable, c'est que souvent une bagatelle, un rien, l'arrête ; ce n'est qu'un fil, mais tant que ce fil ne sera pas rompu, l'âme qu'il retient ne s'envolera jamais dans le sein de Dieu, où se trouvent le repos et le bonheur ; elle ne fera que tourner dans le même labyrinthe, que se tourmenter péniblement autour de ce qui la retient. N'est-ce pas là notre histoire ?

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.